

ANNE SERRE

# Les gouvernantes



Champ Vallon

## LES GOUVERNANTES

Collection «Détours»

© 1992, Champ Vallon  
© 2021, Champ Vallon 01350 Ceyzérieu  
pour la présente édition  
ISBN 979-10-267-0983-1  
[www.champ-vallon.com](http://www.champ-vallon.com)

ANNE SERRE

*Les gouvernantes*

CHAMP VALLON



Leurs cheveux serrés dans des résilles noires, elles viennent par l'allée en conversant au beau milieu d'un grand jardin. Autour d'elles, de jeunes garçons gambadent, piaffent, poursuivant des cerceaux sous les arbres. L'une des deux femmes tient un livre conætre sa poitrine. Elle a glissé le doigt entre les pages et appuie son menton sur la tranche. La tête à demi baissée, elle semble rêveuse tout en parlant. Le cuir de ses bottines jaunes, luit, fouette les herbes du talus puis resurgit comme un lièvre affolé. L'autre femme serre l'une contre l'autre deux petites mains vaillantes sans bagues ni bracelets, sans autre ornement que des manches tendues sur le poignet par dix boutons de nacre.

Maintenant les voici qui s'approchent de la vaste maison claire. C'est une demeure basse, d'un seul étage, dont les flancs s'enfouissent

sous de grands arbres. Installées au salon, elles se mettent à deviser avec une certaine majesté. De véritables reines en cette saison. Dans cette maison vide il paraîtrait qu'elles se préparent pour un bal, les pauvres sottes, un bal qui aura lieu en leur honneur et celui des petits garçons qui jouent au cerceau.

Dans le salon, la scène est éclairée bien maigrement par une seule lampe juchée sur un bonheur du jour en plein centre du tapis. De l'extérieur on voit les chevelures des deux jeunes femmes miroiter sur les vitres des portes-fenêtres. Elles ont chaud, retirent leurs broches, leurs foulards et une partie de leur corsage. On apporte du thé, elles boivent aux chandelles. Même à demi dévêtues, elles sont d'une prudence exemplaire, lisses comme des enfants qu'on vient de sortir du bain.

Éléonore semble réciter quelque chose. De l'extérieur on voit ses lèvres bouger, assez vivement parfois. Parfois aussi les deux lèvres restent écartées l'une de l'autre un assez long moment. Dans les vitres des portes-fenêtres on voit scintiller ses dents humides.

Pendant que l'une parle, l'autre s'étend plus confortablement sur le canapé et lance ses jambes sur le dossier. Elle les recouvre aussitôt du pan de sa longue robe. Elle mange des pâtisseries, les saisit sans regarder, de deux doigts tendus au

hasard sur la table basse et les porte à sa bouche en fermant les yeux.

Ce sont les gouvernantes. Demain reviendra la famille, monsieur Austeur et madame Austeur, les quatre enfants de monsieur et madame Austeur, les petites bonnes et peut-être quelques amis. Ils reviendront de la mer, de la plage.

Mais auparavant, la fête! Ce gala préparé depuis plus de trois semaines. Pauvre Inès, envoyée dans la maison d'en face soigner le vieux monsieur, hier elle pleurait à l'idée de rater cette soirée. Elle préparait des tisanes dans la chambre chaude et fermée en jetant des coups d'œil par la fenêtre. Elle voyait le parc, l'allée au milieu des pelouses grises, un minuscule coin de banc dissimulé sous les feuillages, un dernier petit garçon qui cherchait son cerceau. Quand le vieux monsieur eut avalé son bol de tisane, chaussé ses lunettes, ouvert son grand livre, elle s'installa à la fenêtre. Dans le grand parc gris, la cime des vieux arbres et les jeunes arbres tout entiers frémissaient. Au loin, la maison minuscule n'était éclairée qu'en son centre par un faible lumignon. Que faisaient ses deux amies? Préparaient-elles la fête au moins?

Dans la maison d'en face, au fond de la nuit du parc, les gouvernantes jouent aux cartes. Éléo-

nore qu'on croyait si sérieuse rit comme une folle. Ses joues sont toutes roses. Elle agite ses cheveux humides en renversant la tête. Un des petits garçons s'est assis au salon, profondément, dans un large fauteuil de cuir. Il s'appuie sur son cerceau comme sur le bastingage d'un pont de navire. Il regarde les deux gouvernantes jouer aux cartes et fumer de soyeuses petites cigarettes. Parfois, d'une main, il pique une olive dans un grand bol de faïence posé contre le fauteuil, de l'autre il maintient son cerceau.

Sous la pendule qui bat pesamment, un autre petit garçon se tient. Debout dans ses culottes courtes, les mains nouées dans le dos, il incline légèrement le buste pour vérifier que ses pieds sont bien inscrits dans le carreau du plancher et ne débordent pas sur la ligne. Une mèche de cheveux raides dissimule le côté droit de son visage.

Dans la maison, dans les escaliers, sur les paliers, d'autres petits garçons passent, montent, descendent et se croisent silencieusement. Parfois un cerceau dévale les marches et vient rebondir dans le grand hall. Une seule fois, il franchit le hall sans s'arrêter, traverse le salon et accroche un vase sur l'un des guéridons. Alors les enfants viennent par demi-douzaines ramasser les miettes.

Si l'on se fiait à ce soir-là pour évaluer la compétence des gouvernantes, on jugerait que monsieur et madame Austeur ont été bien légers en engageant des jeunes femmes aussi insouciantes. On avancerait même qu'il y a anguille sous roche.

On doit pourtant leur rendre cette justice qu'en matière de fête, elles sont imbattables. Dans les autres circonstances de la vie — pour peu qu'on puisse en juger depuis le temps qu'elles sont au service de monsieur et madame Austeur — leur imagination paraît plutôt engourdie, ramassée dans les voiles d'une pudeur bizarre. Mais sitôt qu'il est question de fête, d'anniversaire, de commémorations diverses, voilà cette imagination qui tantôt reposait du sommeil du juste, qui s'anime, se déploie, ouvre les bras, lance ses jambes et bondit par-dessus bord d'un gracieux coup de rein.

Jugeant de cette heureuse disposition, monsieur et madame Austeur qui n'en sont plus à un divertissement près, ont quasiment élevé les gouvernantes à une fonction supérieure quoique encore imparfaitement définie : il s'agirait de quelque chose comme « maîtresses des jeux et des plaisirs ». Leur bonté légendaire n'a eu de cesse d'ouvrir aux créatrices les grands salons d'en haut afin qu'elles y installent leurs locaux,

bureaux, accessoires, lampions, cerceaux, figurants, «et acrobates au besoin», a ajouté gracieusement monsieur Austeur, émerveillé d'un savoir-faire dont il a lui-même hélas perdu la maîtrise depuis bien longtemps.

Cependant on est en droit de considérer qu'il a eu tort de confier aux gouvernantes sans davantage en avertir madame, les clés des chambres, antichambres, placards d'en bas et tiroirs de la coiffeuse. Madame n'ayant pas été avertie de ce déploiement de splendeurs s'est montrée chagrine. Toute la journée elle a parcouru le jardin dans sa longue robe grise en arrachant des fleurs. Le soir venu, monsieur Austeur l'ayant rendue docile par une preste caresse entre le hall et la salle à manger, elle fut tout sourire au cours du dîner.

Monsieur et madame Austeur sont à la mer aujourd'hui. Demain ils reviendront accompagnés des petites bonnes et de quelques amis sans doute, dans la longue voiture qui plaît tant aux petits garçons.

Les fêtes commencent toujours de la même façon. Pendant quelques soirées les gouvernantes s'enferment dans leurs chambres, ont des vapeurs, des palpitations, des rougeurs. Une fois même — une seule, il est vrai — il y eut des

évanouissements dans le hall et l'escalier. Monsieur Austeur courait, cherchait des sels, Julie (son épouse) tordait ses bras blancs cependant qu'à ses pieds gisaient les gouvernantes foudroyées. Mais en général les choses se passent plus gentiment. Elles rougissent donc, battent des cils au cours du dîner, renversent une soupière, fondent soudain en larmes et s'enfuient dans leurs chambres. Alors madame Austeur chantonne un petit air sentimental et lance à monsieur Austeur force clin d'œil complices. « Il faut les marier, il faut les marier », chantonne à son tour monsieur Austeur avec malice. Et les deux époux se sourient comme de sages parents aux premiers émois de leurs filles.

Mais suivons les gouvernantes. Elles n'ont pourtant plus seize ans ! Et en principe elles rêvent peu. À quoi riment alors ces simagrées ?

Éléonore et Laura entretiennent de bons rapports avec Inès, douée pour la conversation. Elles l'encouragent à travailler cette heureuse disposition « qui lui vaudra de beaux succès », disent-elles aimablement. Parfois, lorsque le vieux monsieur somnole ou fait une patience, toutes trois se promènent les bras dans le dos à pas lents dans le jardin. Inès se plaint de n'avoir que peu d'occasions pour exercer son art : le vieux monsieur se

taît souvent, quant au personnel de la maison, il n'est pas à la hauteur. Ce n'est qu'auprès de ses amies qu'elle trouve le moyen d'étendre un peu ses connaissances, de déployer sa verve et de la corriger.

Puis elles s'entretiennent des hommes. C'est le sujet favori de leurs exercices de conversation. À les entendre, on croirait qu'elles ne les ont jamais vus que de derrière la grille du jardin. Elles évoquent la route qu'ils suivent, les signes qu'ils leur font, elles ajoutent des détails, brodent un peu s'il manque un acte conséquent, s'interrogent mutuellement. Elles les comparent à monsieur Austeur, cherchent des ressemblances, des différences, et finissent, au terme de l'après-midi quand vers six heures le parc et la campagne refroidissent, par se coller toutes trois comme de grands papillons morts contre la grille du jardin.

Elles ne sont pas naïves pourtant. Éléonore a vécu six ans avec Tom, Laura a eu sept aventures et Inès, bien autant.

Elles ont toutes trois des robes jaunes, le soir, contre la grille du jardin. La route fait un dos d'âne devant le portail puis un coude juste après. Ce n'est pas très commode pour juger de la mine des passants. L'idéal, c'est lorsqu'ils vont à pied. Alors elles ont le temps de les voir arriver, de les considérer de face avant qu'ils ne les voient.